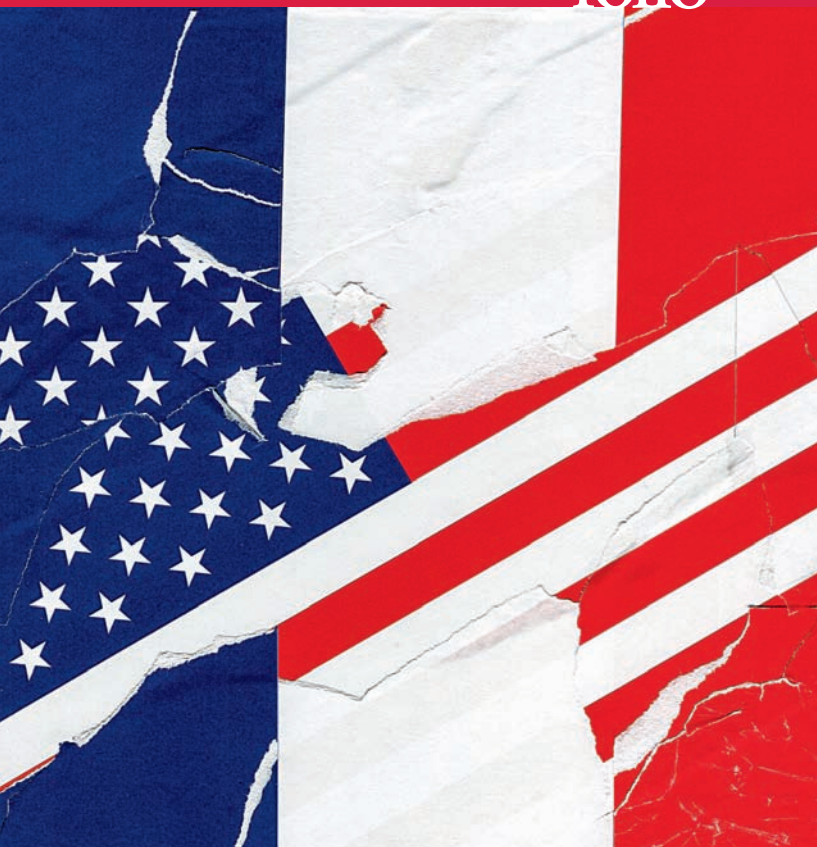


Régis Debray

# Civilisation

Comment nous sommes devenus américains

folios <sup>essais</sup>





COLLECTION  
FOLIO ESSAIS



Régis Debray

# Civilisation

Comment nous sommes  
devenus américains

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2017.

Couverture : Illustration Julien Langendorff.

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, Régis Debray est également l'auteur de romans (prix Femina 1977) et d'essais.





Il y va du destin de l'espèce humaine. Car de même que l'hitlérisation de l'Europe préparerait sans doute l'hitlérisation du globe terrestre, accomplie soit par les Allemands, soit par leurs imitateurs japonais — de même une américanisation de l'Europe préparerait sans doute une américanisation du globe terrestre. Le second mal est moindre que le premier, mais il vient immédiatement après. Dans les deux cas, l'humanité entière perdrait son passé.

Simone WEIL,  
*Écrits historiques et politiques*, 1943.

Je me demande si tout ceci — l'Europe — ne finira pas par une démence ou un ramollissement général. « Au quatrième top — il sera exactement... la *fin d'un Monde*. »

Paul VALÉRY,  
*Cahiers*, 1939.



## *Avertissement*

Deux choses pourront dans cet ouvrage étonner, voire choquer le lecteur.

1) L'emploi du mot Amérique au singulier et sans adjectif. Dans l'expression *God bless America* ou *Make America great again*, la partie est prise pour le tout. L'Amérique latine parle plus justement des Amériques, *Las Americas*. « America » est le nom de baptême donné en 1507, à Saint-Dié-des-Vosges, par le cartographe allemand Martin Waldseemüller, d'après la relation de voyage de l'Italien Amerigo Vespucci, à la seule moitié sud de l'hémisphère, les Indes occidentales. Outre que l'accaparement symbolique du continent par l'Amérique anglo-saxonne, anglophone et protestante, négligeant celle de langue romane et de tradition catholique, traduit un certain rapport de forces, le mot désigne ici moins un État et un territoire qu'une certaine forme de civilisation.

2) L'abondance des anglicismes. L'anglais étant la langue officielle de cette civilisation, et un levier de puissance très appréciable, il nous a

paru difficile d'analyser les raisons d'une prépondérance planétaire sans en reproduire les marques, non les plus anodines, mais les plus inexorablement contemporaines.

# I

## QUE VEUT DIRE « CIVILISATION » ?

*Un mot qui chante et se chantonne sur toutes sortes de scènes. Une fée baladeuse qui ne ferait pas florès sans le flou qui l'irise. Autant de raisons pour crier au loup. Pourquoi le reprendre à notre compte ? Parce qu'il y a urgence, et que ce vaporeux à-peu-près, aux contours indécis, recouvre une réalité on ne peut plus pressante et concrète.*



Paul Valéry, qui les savait mortelles, ne souhaitait pas que l'on perde trop de temps à définir ces vagues entités. Accordons-lui qu'il est plus aisé d'identifier, de loin, un sauvage qu'un civilisé. Le premier a la peau rouge, une plume en travers du nez, des anneaux aux oreilles, alors que l'autre sait mieux cacher son jeu. Définir plus sérieusement serait suggérer, qu'on le veuille ou non, du *définitif* dans le temps (arrêtons les compteurs) et du *confiné* dans l'espace (ici et pas plus loin). Or le métabolisme est le propre d'une civilisation vivante : elle se transforme au fur et à mesure de ce qu'elle absorbe et stimule chez les autres. Qui la naturalise l'empaille, alors qu'elle se nourrit d'emprunts et d'échanges. Il y a des fenêtres et des ventilateurs, des missionnaires et des marchands. Marco Polo, prenant la route de la soie, fait souffler un petit air d'Italie sur l'Empire mongol et un petit air d'Asie dans Pise *intra muros*. Le péon mexicain franchit le mur et apprend l'anglais, et la *West Coast* elle-même doit se remettre à l'espagnol. Cela respire, cela se mêle.

Les isolats sont des abstractions et les isolateurs, dans les faits, ne se rendent pas service à eux-mêmes (vous n'êtes pas de chez nous, allez-vous-en, laissez-moi dépérir dans mon coin).

Et pourtant, force est d'admettre que si nous répugnons à trop bien les cerner, les civilisations le font pour nous en s'excluant les unes les autres, à mots couverts ou non. Cela se brasse, oui, mais cela s'exaspère. Le frottement des civilisations, aggravé par les flux migratoires, leur donne de l'eczéma. On réclame, çà et là, face aux réfugiés, non des frontières, mais du béton, voire des barbelés, leur contraire. Le sédentaire ne veut pas du nomade ; ni le *wasp* du *Chicano*, ni le Turc de l'Arménien ou du Grec, etc. Il y a loin de la mondialisation à un « Embrassons-nous, Folleville ! ». Tout nomadise, tout se croise, tout se diffuse, oui, mais tout ne va pas partout. La preuve du pudding, c'est qu'on le mange, et la preuve des civilisations, qu'elles ne digèrent pas n'importe quoi. Elles ont des douanes invisibles, note Braudel, et un filtrage sans filtre. La bulle d'excommunication ou l'arrêté de reconduite ne sont nullement indispensables, tant l'allergie opère spontanément. L'Italie et la péninsule Ibérique n'ont pas laissé entrer la Réforme protestante. Le Perse chiite a fait barrage aux incursions sunnites, arabes ou ottomanes. La greffe marxiste a été rejetée par le monde anglo-saxon, hors quelques enclos académiques. L'Inde actuelle, après deux siècles d'occupation anglicane, ne compte que 2 % de chrétiens. Sauf au Kerala, avec les Syro-Malabars, l'hindouisme a tenu bon et l'Évangile n'a pas mordu



sur le socle des Veda. L'hindi n'a pas été défait par l'anglais, et l'Inde restera singulière tant qu'elle restera plurielle, avec ses vingt-trois langues officielles et ses quelque cinq cents dialectes. L'*American way of life* a beau couvrir le corps de *Mother India* d'un tapis de *malls* et d'écrans, de pubs et de *clips*, de rocades et de *fast-foods*, il aura du mal à anéantir ce qui fait l'âme de ce môle d'humanité : l'émerveillement devant le cosmos, le rire devant la blague qu'est la vie, et qui fait de sa mort, pour chaque individu, une virgule, non un point. Malgré le *global market* et le consumérisme, l'Inde a quelque chance de rester une civilisation, au lieu d'une culture folklorique parmi d'autres.

Concret vient du latin *concretus*, solide, consistant, épais, du verbe *concrecere*, se solidifier lentement, en agrégeant des éléments disparates, tels un mortier ou une formation pierreuse. Le concret est compliqué ; et le compliqué, décourageant. L'hybride produit par le mélange des temps n'a pas bonne presse et le sang-mêlé des préambules fait offense aux glorieux titulaires, qui aiment à se donner des bords francs et des sources pures, quand ce sont elles-mêmes, déjà, des confluences. Le soldat du Christ-Roi fait la grimace quand on lui dit que le christianisme est une religion orientale, de peau basanée, et que c'est l'Islam, son adversaire, qui lui a fait découvrir, *via* l'Espagne, le legs aristotélien dont il se targue et que les musulmans avaient reçu des traducteurs syriaques, eux-mêmes chrétiens, de Bagdad. *Ex oriente lux*. Du peuple juif lui-même, auquel nous devons tant, mais qui doit beaucoup à son tour à la Mésopotamie, d'où nous

viennent l'écriture et le Créateur, on peut dire qu'il est né en Égypte, s'est singularisé à Babylone et a consigné son histoire à Alexandrie. Une lignée mémorielle exige la ligne droite. Et de quel mélémélo sort notre Père Noël, avec sa hotte et sa barbe blanche, qui fut brûlé en effigie par un évêque sur le parvis de la cathédrale de Dijon, le 25 décembre 1951, pour cause de paganisme, ce qui était bien vu. *Santa Claus* nous arrivait d'Amérique paré de tous les prestiges, mais il y avait débarqué depuis longtemps, depuis la Scandinavie et, en deçà, des Saturnales romaines et, plus loin encore, du culte des arbres préhistoriques (le gui druidique). Que d'affluents pour un petit sapin de Noël !

Et que de mélanges, que de zigzags pour une fière et pure « civilisation chrétienne » ! Dès l'origine, trois sédimentations. Au départ, un rituel judaïque, la proclamation scripturaire pratiquée par Joshua, dit Jésus, à savoir la lecture d'un passage de l'Écriture interprétée à la lumière de l'actualité, dans une homélie, le jour de Sabbat, à la synagogue ; puis un mouvement philosophique — au II<sup>e</sup> siècle — intégrant cette dissidence judaïque à la sphère de l'hellénisme, dans la langue et les catégories grecques ; et c'est en incorporant cette théologie dans la langue et le droit romains qu'elle a pu — troisième temps, III<sup>e</sup> siècle — se porter candidate à la succession de la « civilisation romaine ». Cette transcroissance, amalgame réussi, n'empêche pas la non-reconnaissance de dette, le faux acte de naissance, l'annexion du créancier et le blanchiment du coloré, qui sont partie intégrante du travail de soi sur soi. Si elle ne transfigurait pas son histoire en

légende avec de beaux mensonges et des héros fondateurs controuvés, improbables ou farfelus — la déesse japonaise Amaterasu, Énée ou Vercingétorix —, une civilisation ne ferait pas un foyer d'appartenance, mais une académie des sciences.

D'où vient le flou d'apparence qui incite à la prudence ? De ce que ces nébuleuses ne se voient pas à l'œil nu. Ce sont des maillages à fils ténus, comme un inconscient collectif d'autant mieux partagé qu'inconscient ; une disposition sans dispositif, comme le serait une alliance militaire ou une confédération politique ; un englobant inaperçu des englobés, un *ethos* sans éthique, une confraternité sans confrérie. Une persistance plus dure que l'on ne croit quand un corps étranger vient l'attaquer de l'extérieur (ainsi la civilisation arabo-islamique ou slavo-orthodoxe), et plus molle qu'on ne l'avait pensé quand on la voit se déchirer (chiïtes et sunnites ou Russes et Ukrainiens). Cela vient de loin, sans que l'on sache exactement d'où, et cela réapparaît sans que l'on sache trop pourquoi. Ce qui insiste, persiste et *ne signe pas* nargue notre attachement aux droits d'auteur, et l'action de ce qui a cessé d'être — la chrétienté, la dynastie Ming, l'Empire ottoman — hérissé le sens commun. C'est au fond la notion même de civilisation qui est gênante pour une conscience émancipée et qui veut aller de l'avant, tels un impensé en forme de paradrap, une entrave à la liberté du consommateur, un fil à la patte. Un *nous* qui peut à tout moment se rappeler à un *moi-je* rebute la monade qui se voudrait auto-engendrée, enfant de ses œuvres et seul

auteur de sa vie, rêvant de pouvoir se choisir un corps, un sexe, une langue, une mémoire, à sa guise. Et le pire est que ce complot n'a pas de comploteur. Impossible de crier « mort à Charlemagne », lequel, pour une controverse un brin loufoque (le Saint-Esprit procède-t-il du Père ou bien du Père et du Fils ?), nous a brouillés avec Byzance, la deuxième Rome, et, par voie de conséquence, avec la troisième, Moscou. « À bas Mahomet ! », le Bédouin qui est venu jusque dans nos bras égorger nos fils et nos curés. « Zut à Confucius ! », qui nous rend la Chine incompréhensible, sinon impénétrable. L'exutoire serait de peu d'effet. On comprend que ce boulet au pied ait pu être si souvent jugé réactionnaire ou fataliste. Et pourtant, ceux qui de civilisation font table rase se cassent régulièrement les dents sur cette chose qui n'est pas une chose, insaisissable, coriace et têtue.

Robespierre et Lénine ont beau avoir redoublé d'efforts, leur activisme n'a provoqué un changement ni de langue ni de climat, ni d'alimentation nationale ni de modèle familial, toutes choses que le passage de la voiture à cheval au TGV, du boulier à l'ordinateur, du capitalisme au socialisme, ou l'inverse, n'a pas plus fondamentalement altérées. Ni un Russe soviétique n'a dit adieu à saint Serge et au bortsch, ni un Français bouffe-curé au découpage du mois lunaire en quatre semaines, héritage biblique, et de l'heure en soixante minutes, héritage babylonien. Et l'on ne voit pas une VI<sup>e</sup> République en France abolir le calendrier grégorien (la I<sup>re</sup> a fait chou blanc avec son calendrier républicain). Une civilisation, écrit l'historien Charles Seignobos, « ce